



PAR-DESSUS LA TÊTE

Sans même sortir de chez soi, il suffit de se déplacer aussi peu que ce soit dans la langue pour avoir conscience de l'importance du chapeau.

Pour commencer, il couvre le chef. Qui arbore un couvre-chef est du même coup à même de chapeauter quelqu'un. On peut tout au moins le conjecturer.

Sans doute tirer son chapeau ne tire-t-il guère à conséquence. Il démontre néanmoins un certain respect des convenances dans l'ordre de la politesse. On se salue.

Moi qui vais le plus souvent tête nue, je tire néanmoins mon chapeau à la modiste Marie - Line Delacroix. Chapeau bas ! Entendez par là que je salue sa créativité, toute cette débauche de couleurs qui s'offrent à ma vue. Tous ces tissus qu'elle choisit et qu'elle assemble à son goût.

On reconnaît pourtant des formes préexistantes : ici une toque, là un gibus, là une casquette. Mais les alliances de tissus et de couleurs habillent des formes connues, presque des formes de répertoire, de façon surprenante et leur donnent un air de jamais vu, de jamais porté.

Le couvre-chef recèle de graves dangers. Car voici que l'on se met à travailler du chapeau ou, pire encore, que l'on s'en va tout bonnement du chapeau. Pour ne pas parler de ceux

qui se mettent tout bonnement à manger leur chapeau, voire même à l'avaler.

Vous remarquerez qu'un usage avisé du mot « chapeau » permet de ne pas employer celui de fou. On peut donc soutenir, sans abus de langage, qu'il s'agit d'un garde fou.

Ne dit-on pas d'ailleurs que l'on est coiffé de quelqu'un pour signifier, au fond, qu'on a perdu la tête ? Pis que fou, vous en êtes tout bonnement toqué.

Tout cela montre bien que le projet de chapeau prend racine à l'intérieur du crâne. Pour se déployer par-dessus la tête, il n'est pas superficiel pour autant. Ni frivole.

Mais que va-t-il donc nous sortir encore de son chapeau ? Rassurez-vous, rien d'autre ou presque rien. Je n'ai rien d'un cardinal qui vient de recevoir le chapeau. Quoi qu'il en sorte, je le prendrai sous mon chapeau. D'ailleurs, j'en ai fini avec le chapeau de mon article. J'espère vivement avoir convaincu le lecteur de poursuivre la lecture d'un texte qui, décidément, démarre sur les chapeaux de roues.

Une modiste – un modiste aussi bien – essaie toujours de vous faire porter le chapeau. On n'en attend pas moins de lui. Mais pas au sens où un usage quelque peu délictueux du langage le laisserait entendre. C'est pour votre aise et pour votre embellissement. Pour votre architecture personnelle. Il est vrai que le chapeau fleurit plus souvent dans les mots que sur les têtes, la preuve en a été suffisamment

administrée. Question de modes. Mais les modes se tournent et se retournent comme un gant.

Qu'est-ce donc qui nous éloigne des chapeaux ? Ceux de la reine d'Angleterre, que l'on dit souvent si ridicules ? Admironons au moins sa constance à ce sujet, jamais en défaut.

Allons donc ! Plutôt, le chapeau ne servirait finalement à rien puisqu'il serait passé de mode. On pourrait s'en passer.

Et puis, il y aurait des têtes à chapeaux et des têtes qui seraient plutôt à cheveux. Mais l'argument sert de plus souvent de prétexte pour ne pas oser le chapeau. Il suffit de chercher la forme de chapeau qui s'accorde à celle de votre tête : ce sera un gibus ou une toque ou un chapeau à visière ou une casquette ou un béret. Peu importe sa forme pourvu qu'elle s'ajuste à la votre et qu'un chapeau puisse vous être vissé par-dessus tête. Il n'est pas douteux que vous finirez par trouver celui qui vous convient, je dirai même : celui qui était fait pour vous (pour ne pas sombrer dans l'emphase, j'éviterai de dire : celui qui vous était destiné).

Les essayages constituent une part importante du travail de la modiste. C'est un travail de persuasion. Il s'agit de convaincre le client que la forme de sa tête n'est pas incompatible avec le port d'un chapeau. « Il te va bien ». Que d'allers et retours du miroir à la modiste. Que d'esquisses et que d'esquives. Essayer, essayer encore. Je veux, je ne veux pas. Oser.

L'enjeu le plus évident et le plus immédiat consiste à se

protéger des morsures du gel ou des brûlures du soleil pour maintenir le cerveau à la bonne température. Et ceci pour prévenir tout risque d'ébullition cérébrale. Chacun peut observer des alignements de chapeaux sur des photos de groupe à l'ancienne, et cela dans toutes les classes de la société, chez les hommes autant que chez les femmes. Chapeaux d'hiver, chapeaux d'été. Mais depuis le chapeau a déserté la plupart des têtes. Il a dé péri.

Le chapeau tempère les écarts de température et cela même dans un pays au climat qualifié de tempéré comme la France. Il vous protège des excès de la nature. Jusqu'à un certain point.

De ce point de vue, le chapeau a un rôle pour ainsi dire fonctionnel. Il peut être agréable à regarder mais il répond d'abord à un besoin. Toute forme de coquetterie ou d'élégance mise à part, il serait imprudent de sortir tête nue par des températures excessives.

Marcher, donc, à l'ombre de son chapeau. Quitte à ne pas se reconnaître dans son ombre.

A l'opposé il existe des chapeaux qui ne servent à rien d'autre qu'à l'embellissement du visage. Des chapeaux de la plus haute fantaisie qui attirent l'attention sur celui ou sur celle qui l'exhibe et qui s'exhibe en l'exhibant. Des chapeaux qui ne servent à rien d'autre qu'au paraître, qu'à un marquage d'identité sociale.

« Il faut que ce soit pratique pour que les gens les portent »

insiste Marie-Line Delacroix. Va donc pour la casquette, le béret ou la toque. C'est le premier pas qui coûte. Une fois que le chapeau aura fait son entrée dans votre quotidien, par la petite porte en somme, il sera possible d'oser porter des chapeaux plus inventifs, des chapeaux de fête, des chapeaux où l'on a la folie en tête.

Mais passer d'un type de chapeau à un autre n'est pas une simple question d'habitude. Il y faut une certaine disposition d'esprit, une certaine forme d'ouverture au monde.

« Le chapeau est un accessoire, on peut jouer avec ». Accessoire de théâtre, mais hors théâtre, il participe à une forme de théâtralisation de la vie. Comme un masque, il est une expression en lui-même à laquelle on adhère ou que l'on refuse. Par son architecture, ses formes géométriques, ses couleurs, il exprime quelque chose que l'on a dans la tête - une couleur émotive, un état d'esprit, une attitude, voire un rapport au monde - et que l'on désire extérioriser, donner en représentation. Le port du chapeau ne convient pas aux désespérés ni à ceux qui ne veulent rien laisser transparaître de leur intériorité. Il ne convient pas davantage à ceux qui veulent disparaître dans une foule, voir sans être vus. Il faut être en état de pouvoir s'affirmer dans le monde pour porter un chapeau qui se distingue des autres. On peut s'affirmer de différentes façons, dans sa personnalité ou dans un rôle. Quelle que soit la façon, on ne peut échapper au regard de l'autre, qui appréciera.

Sortons du théâtre. Le fait vous paraîtrait-il invraisemblable,

il fait soleil. Les mouvements de la tête enchaînée forment des zones d'ombre et de lumière qui se déplacent sans cesse. Elles interfèrent avec la mobilité des expressions. Le visage devient paysage ...

Le client commande une forme de chapeau et Marie-Line Delacroix improvise des alliances de tissus et de couleurs. « Le monde du chapeau est vaste ». Elle aime mélanger les couleurs pour faire éclater la lumière. Avant de fabriquer des chapeaux, elle s'intéressait déjà aux tissus. Elle créait des robes. Elle aurait pu continuer dans cette voie si elle n'avait pas reçu commande du chapeau qu'elle portait ce jour là. Et depuis, comme elle dit, le chapeau lui a pris toute la tête, pour ne pas parler des mains.

Marie-Line Delacroix fabrique une casquette dans son atelier et elle y met tout son savoir-faire. Il faut compter quatre heures environ. Elle pique l'étoffe, la plie et la replie, la moule. Mais elle rêve au défilé de mode qu'elle prépare dans le même temps. Un défilé où les chapeaux pourront délirer sur les têtes, sans que l'on se préoccupe de savoir s'il est possible de les porter ou pas. D'ailleurs, ils sont portés, au moins une fois.

Comme tous les artisans, comme tous ceux qui se passionnent pour ce qu'ils font, Marie-Line Delacroix perd la sensation de l'écoulement du temps quand elle travaille. Elle est incapable de calculer le temps nécessaire à la fabrication des pièces qui la passionnent vraiment. Car le temps ne constitue pas la mesure de son travail. On serait plutôt tenté

de dire que son travail suspend l'écoulement du temps et même l'arrête jusqu'à ce que la fatigue et la faim mêlées la ramènent au temps mesuré des horloges.

On découpe les gabarits au ciseau. « C'est plein de petites étapes entre la machine à coudre et le fer à repasser ». A petites étapes, petits gestes, vifs et brefs. Sautillements d'un geste à l'autre. Aiguiller, coudre, surpiquer. Couper avec des ciseaux à bouts ronds pour ne pas blesser l'étoffe. La modiste passe beaucoup de temps à la machine à coudre. Elle en passe beaucoup moins au moulage mais le temps lui paraît alors plus long. Elle n'apprécie guère cette opération qui exige de la force physique.

Inventer de nouveaux modèles, de nouveaux patrons. Savoir-faire et savoir-créeer vont de pair. C'est son désir et c'est aussi son plaisir.

« J'ai toujours porté des trucs sur la tête ». Marie-Line Delacroix ne parvient pas à se souvenir d'une période de sa vie où elle serait allée tête nue et, davantage encore, d'une période de sa vie où elle n'aurait pas vécue entourée de tissus. Elle le doit sans doute à une cousine de sa mère qui était couturière. Elle ramenait toujours de chez elle de petits sacs bourrés de tissus et d'étoffes. Elle n'a d'autre projet que de vivre sa vie durant comme l'enfant qu'elle a toujours été. Une enfant qui ne savait pas encore qu'elle jouerait à travailler toute sa vie.